

## CONCLUSION

Notre dessein initial était de jeter un nouvel éclairage sur l'histoire de la presse québécoise au milieu du XIXe siècle, en contribuant à une connaissance de ces journaux qui repose davantage sur le contexte de leur production que sur des critères empruntés à la presse d'information. Nous avons plus précisément choisi de traiter de la perception que les artisans de la presse avaient du rôle que doit ou que peut jouer un journal. L'utilisation des prospectus et premiers numéros nous a permis d'avoir une bonne idée des objectifs, des moyens d'action et des valeurs privilégiées par les fondateurs. Cette source a eu l'avantage de nous faire connaître le point de vue exprimé par un grand nombre d'hommes de presse, et non seulement celui de quelques journalistes célèbres.

Bien sûr, cette source a ses limites. Il serait intéressant de consulter d'autres écrits sur le sujet, qu'il s'agisse de textes parus dans les journaux, d'essai, de correspondances ou de journaux personnels, pour connaître l'opinion des hommes de presse et de leurs contemporains, dans un autre contexte que celui de la fondation du journal. Aussi, il est clair que ces textes, destiné à un public de lecteurs (et donc d'abonnés) potentiels, lui disaient parfois ce qu'il voulait bien entendre. Mais constater que certains rôles, concepts et promesses devaient être mentionnés dans les prospectus nous éclaire déjà sur la perception générale du rôle de la presse.

Nous avons divisé notre recherche en trois parties, qui nous ont permis de répondre à la question posée en introduction: *Qui fonde quels types de journaux, dans quel but et dans quelles conditions?* Notre but principal était d'étudier la conception du rôle de la presse à travers les intentions exprimées dans les prospectus, mais nous avons aussi tenu compte du portrait de cette presse via laquelle les fondateurs

voulaient agir, ainsi que des rapports que ces derniers entretenaient avec le monde de la presse, avec les autorités, et avec les milieux politiques, religieux et économiques.

En 1830, la presse existe dans la colonie depuis déjà plus de soixante ans. Si au début, la presse francophone fut dominée par les immigrants d'origine européenne, les Canadiens s'y sont par la suite fait leur place et, durant la période que nous étudions, il semble tout à fait normal pour ces hommes de recourir au journal pour faire valoir leurs idéaux. Les thèmes les plus importants demeurent les mêmes tout au long de la période étudiée. Il s'agit de la politique, de l'agriculture, du commerce et de l'indépendance face aux partis. Malgré cette relative continuité dans les thèmes et dans la formule du prospectus, il est possible de relever dans les textes des indices sur les changements politiques et sociaux qui marquent les années 1830 à 1880.

Nous avons déjà noté que les changements de constitution ont amené la fondation de nombreuses feuilles destinées à s'opposer ou à appuyer ces réformes. Durant les quinze premières années, où les luttes politiques prennent souvent un caractère ethnique, on remarque que le souci de représenter les Canadiens français est très présent dans les journaux francophones. À partir des années 1840, on sent que l'Église catholique compte reprendre le contrôle sur ses ouailles, menacées selon elle par les dangers du protestantisme et du libéralisme. On a pu aussi noter qu'à partir des années 1850, les fondateurs francophones sont de plus en plus préoccupés par le commerce et l'industrie, même si la colonisation est aussi une des solutions envisagées pour assurer la prospérité des Canadiens français. La lecture des prospectus nous a permis de constater que les hommes de presse ne peuvent être divisés de façon simpliste entre tenants du progrès et disciples de la tradition. D'ailleurs, même les journaux qui représentent des factions reconnues pour leur conservatisme, telle que l'Église catholique, doivent adopter le vocabulaire des idées «nouvelles» pour attirer les lecteurs. C'est pourquoi certains d'entre eux n'hésitent à

employer des expressions comme «répandre les Lumières», même si leur journal appartient à l'archevêché de Montréal.

Les objectifs des fondateurs, sans changer de façon dramatique, évoluent aussi. La presse anglophone constitue un modèle pour les fondateurs francophones, tout particulièrement pour la fréquence de parution, pour l'information sur le commerce et pour la diffusion des nouvelles. Les améliorations techniques amènent de nouvelles façons de rejoindre le public, par la possibilité d'illustrer les journaux, d'offrir de plus grands formats et des nouvelles plus récentes, plus rapidement, en grande quantité. Les publics visés s'élargissent aussi et de plus en plus de périodiques s'adressent aux familles et aux femmes. Ce changement démontre un élargissement dans les thèmes et les rôles joués car pour la politique on continue de s'adresser surtout aux hommes, puisqu'ils sont les seuls à pouvoir voter ou être élus. Ces changements, qui sont plus marqués à partir de 1860, sont des signes avant-coureurs de la transformation qui marquera la presse montréalaise à partir des années 1880.

Mais malgré ces constatations, le portrait de la presse qui ressort de l'étude des prospectus et premiers numéros ne présente pas de grandes différences entre les journaux publiés en 1830 et ceux publiés en 1880. La forme et le contenu de cette source sont les mêmes tout au long de la période et sont sans doute à l'origine de cette impression de continuité. Encore une fois, une comparaison entre les objectifs annoncés par les fondateurs dans les prospectus et leurs réalisations permettrait de mesurer la différence entre l'évolution de la perception du rôle de la presse et celle de la presse elle-même.

Le survol de la presse et de ses acteurs que nous avons esquissé au second chapitre pourrait à lui seul constituer un riche sujet de recherche. En effet, la façon habituelle d'aborder les journaux du milieu du XIXe siècle est probablement due à une vision de cette époque qui se limite trop souvent à l'aspect flamboyant et

vindictif des débats idéologiques, dont la presse fut une des principales tribunes. Malgré toutes les questions qui demeurent, nous avons pu retenir de ce chapitre des éléments qui nous ont permis de mieux apprécier les propos tenus par les auteurs des textes de notre corpus. Tout d'abord, nous avons pu remarquer que si les fondations sont nombreuses, rares sont les feuilles qui ont duré. Par conséquent, peu de personnes ont pu agir à long terme auprès des lecteurs. Aussi, nous avons constaté que même si le journal d'opinion domine effectivement le paysage de la presse tout au long de la période, une diversification des types de publications démontre que même si la politique demeure la plus importante source de débat, des fondateurs souhaitent mettre l'accent sur d'autres thèmes.

Enfin, le portrait que nous avons tiré des acteurs, malgré des données partielles, nous a permis de comprendre que le lien qui unit les artisans de la presse à d'autres secteurs d'activité n'est pas une caractéristique propre à la presse. Il était normal qu'un homme soit actif en journalisme et en politique, de la même façon qu'il était possible qu'une personne soit active dans les affaires tout en occupant un poste de magistrat. Cet aspect, qui mériterait d'être approfondi, est un élément essentiel à la compréhension du journal d'opinion. Il est d'ailleurs à noter que si plusieurs fondaient un journal dans lequel ils assumaient presque toutes les tâches, (imprimeur, propriétaire, rédacteur), quelques journaux de notre corpus appartiennent à des gens qui possèdent une entreprise d'imprimerie. Cette tendance s'accroît au cours de la période.

La variété des types de publications, des causes défendues et des factions représentées dans les périodiques du XIX<sup>e</sup> siècle, donnent l'impression que chacun défend des intérêts bien particuliers. Le caractère polémique des journaux d'opinion et l'importance que les fondateurs accordent à la question de la justification contribuent aussi à cette perception. Pourtant, nous avons pu cerner des objectifs partagés par plusieurs et même dans certains cas par la majorité des hommes de

presse. Bien sûr, si nous étudions les intentions des fondateurs à toutes les époques, nous constaterions sans doute que tous veulent contribuer au bonheur de la population. Ce qui caractérise les hommes de presse du XIXe siècle, c'est que cette contribution s'accompagne de la promotion d'un projet de société, ou du moins de solutions qui laissent entendre qu'ils ont en tête un tel projet. En fait, en plus de vouloir le bien de la population, ils affirment presque tous, plus ou moins explicitement, qu'ils ont une bonne idée de ce qui pourrait y contribuer.

Les fondateurs entendent influencer l'opinion publique. En effet, peu d'entre eux conçoivent une intervention sur la scène publique sans prise de position sur divers sujets. Le rôle politique de la presse, qui se dégageait du bilan historiographique, n'a pas été contredit par le résultat de notre recherche, il fut même confirmé. Seulement, il en est ressorti plus complexe et plus nuancé que lorsque les journaux sont décrits comme des pamphlets pour les factions idéologiques. De plus, ce rôle n'est pas le seul. Les fondateurs veulent plaire aux lecteurs et les instruire. Ce dernier rôle est celui qui fut le plus négligé par l'historiographie, malgré la place importante occupée par la littérature dans les journaux. Cette fonction semble avoir disparu dans la transformation de la presse au tournant du XXe siècle. Ou peut-être que, l'alphabétisme étant plus répandu et parce qu'on comptait désormais sur l'école pour offrir la base, elle a été intégrée à la fonction d'information. Une chose est certaine, c'est que la raison invoquée pour instruire le peuple au XIXe siècle et pour l'informer au XXe siècle est souvent la même, soit donner des outils aux citoyens pour leur permettre d'exercer leur jugement sur les actions des hommes de pouvoir.

Dans le deuxième chapitre, nous avons émis la possibilité que la langue et la formation puissent influencer la conception du rôle de la presse. Au terme de ce mémoire, nous constatons tout d'abord que les différences entre les acteurs anglophones et francophones ne sont pas considérables. Les anglophones s'intéressent plus vite au commerce et aux nouvelles, influencés sans doute par les *penny papers*

anglais et américains. Ils servent à leur tour de modèle aux journaux francophones. Quant à la formation des acteurs, elle semble surtout influencer la façon dont la presse contribue à l'éducation de ses lecteurs. En effet, les fondateurs comptent surtout sur les textes littéraires pour transmettre des connaissances, ce qui correspond aux méthodes employées dans le cours classique.

Le portrait de la presse que l'on a tiré de l'historiographie (voir chapitre I), présentait un grand nombre de contraintes qui pouvaient rendre difficiles la réalisation des objectifs exprimés par les auteurs des prospectus. Les journaux doivent compter avec la censure, les difficultés financières et l'assujettissement aux partis politiques. Or, si on se fie aux textes, ces difficultés ne semblent pas inquiéter outre mesure les fondateurs. Tout d'abord, la question de la censure n'est pas abordée dans les prospectus, où les fondateurs préfèrent exposer leur propre ligne de conduite. La liberté constitue un des thèmes importants pour les hommes de presse, même si tous ne partagent pas le même point de vue sur l'étendue qu'elle devrait avoir.

La liberté de la presse, selon les conceptions des historiens et des journalistes d'aujourd'hui, concerne aussi les rapports entre les journaux et les milieux politiques. Dans les premiers numéros, ce problème est abordé avec la question de l'indépendance face aux partis politiques, qui est présente dans la moitié des prospectus. Être indépendant ou sans couleurs politiques consiste à ne suivre aucune ligne de parti mais n'implique pas de n'afficher aucune préférence pour des hommes ou des mesures en accord avec ses propres convictions idéologiques. Il s'agit d'une des découvertes les plus importantes de notre démarche car l'indépendance correspond tout à fait à notre intention de comprendre le journal d'opinion pour ce qu'il était plutôt que pour ce qu'il n'était pas. Pour bien comprendre ce concept, il est essentiel de tenir compte du fonctionnement de la société au sein de laquelle les hommes de presse entendaient agir et de connaître les différents autres rôles qu'ils y jouaient. Nous avons noté que les affirmations explicites d'indépendance sont moins

fréquentes dans les années marquées par des débats autour de changements politiques comme l'Union ou la Confédération. Sans afficher d'appartenance à des partis, beaucoup de fondateurs sont alors très précis sur leurs positions face à ces mesures concrètes. L'affirmation serait donc plus facile quand les fondateurs s'identifient à des causes plus abstraites comme les principes libéraux ou les intérêts du peuple.

Ce souci d'indépendance ajoute à la compréhension du rôle de la presse tel que nous l'avons défini dans le troisième chapitre à partir des intentions exprimées dans les textes. Fonder un journal consiste en une prise de parole. Même si quelques fondateurs se décrivent comme des «courroies de transmission», on relève dans la plupart des premiers numéros des éléments qui montrent que le projet de société (ou la solution proposée) prime. C'est pour en faire la promotion qu'on lance une feuille, qui est avant tout une tribune. C'est pourquoi la prise de position fait partie du rôle de la presse.

Nous avons noté au quatrième chapitre que prendre ses distances face aux partis politiques fait partie des éléments presque obligatoires du prospectus, alors que l'historiographie nous présente habituellement les journaux d'opinion comme dépendants du financement des partis. Ces deux constatations ne sont pas nécessairement contradictoires. Être indépendant à la fondation d'un périodique est peut-être plus facile que de le demeurer. Il est possible qu'après un certain temps, les difficultés financières aient forcé plus d'un propriétaire à choisir entre continuer à s'exprimer, tout en se montrant plus conforme aux idées d'un parti, ou se résoudre à fermer son journal et à perdre ainsi sa tribune.

Nous avons voulu, par cette démarche, aborder l'histoire de la presse au milieu du XIXe siècle en dépassant la première impression laissée par ces feuilles au caractère polémique, source de choix pour l'histoire des idéologies. Nous ne cherchions pas à connaître ce que les fondateurs visaient comme projet pour la

population, mais bien leurs idées sur le rôle que pouvaient jouer leurs périodiques dans le développement de la société. Il est cependant possible qu'il existe un bon écart entre les intentions qu'ils ont exprimées lors de la fondation des journaux et ce qu'ils ont effectivement réalisé. La prochaine étape dans une meilleure connaissance de l'histoire de la presse de cette époque consisterait à comparer les intentions et les réalisations des hommes de presse pour avoir une idée du rôle réel de ces périodiques, tout en tenant compte des objectifs et des valeurs qui ont motivé ses artisans. Ces motivations, elles sont superbement résumées par cet extrait du prospectus de *L'Opinion publique*: « Nous n'oublierons jamais que le journalisme est un sacerdoce et qu'il faut non seulement instruire, plaire, mais encore et par-dessus tout rendre meilleur.»